

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 3 (1858)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Camp fédéral de Luziensteig  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-328632>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

les réserves cantonales puissent y prendre part; que l'on se rapproche autant qu'on le pourra de la réalité de la guerre, de son imprévu de ses incidents, et par conséquent de son immense intérêt. Oui, que les Confédérés se réunissent en armes sur différents points du sol helvétique; le sol a besoin de cette culture; on le couvre de mauvaises semences, l'égoïsme, l'amour exclusif de l'argent, du luxe et du bien-être, le respect servile pour la grandeur matérielle, le dédain du passé, le manque de confiance dans l'avenir. Que les bayonnettes, que les sabres des Confédérés tranchent quelques fois ces plantes perfides, que les roues de leurs canons les écrasent! Elles ne repousseront que trop tôt! Sauf de rares exceptions qu'il faut aller chercher chez les enfants de ces races dégénérées qui ne sont que riches, bavardes et avides, qui ne sont plus suisses que de nom, sauf de rares exceptions, les peuplades helvétiques s'émeuvent et s'améliorent par les spectacles militaires. Une juste confiance entre dans leurs âmes; elles veulent que le présent ne fasse pas honte au passé; elles veulent donner des garanties pour l'avenir.

„ Dans ces grands rassemblements, les cœurs s'enflamme; l'honneur, le dévouement, le patriotisme et le courage, Dieu merci, sont contagieux comme les mauvaises passions peuvent l'être; et en contemplant sa vaillante armée chaque Suisse répète, avec confiance, ces généreuses paroles d'un loyal et digne soldat<sup>1</sup>:

„ En marchant tête baissée sur un injuste agresseur, en l'attaquant sans compter ses forces, en ayant plus de cœur que de science, la Suisse, dans une journée fatale, peut périr, mais elle renaîtra de ses cendres et aux demeures éternelles, les glo-  
rieux fondateurs de l'Helvétie ne rougiront pas de ses derniers citoyens. „

P. C.

### CAMP FÉDÉRAL DE LUZIENSTEIG.

Nous avons déjà donné, dans notre numéro du 18 Septembre, quelques renseignements sur ce rassemblement de troupes, un des plus importants qu'il y ait eu jusqu'ici en Suisse. Nous empruntons maintenant les détails et les appréciations qui suivent à la *Schweizerische Militär-Zeitung*, en rappelant que son rédacteur, M. le commandant Wieland, assistant au camp comme instructeur-en-chef, cette publication acquiert par-là un intérêt particulier. Ces articles, ainsi que ceux publiés par le *Bund*, provenant d'officiers accompagnant la 2<sup>me</sup> division (de Salis), nous les ferons suivre de quelques observations d'un officier de la 1<sup>re</sup> division (Gerwer):

<sup>1</sup> M. le général Guiguer.

On a déjà beaucoup écrit et causé sur ce rassemblement de troupes ; maints jugements plus ou moins fondés ont été émis et déjà des voix se sont élevées pour battre en brèche à cette occasion l'état-major. Nous ne sommes pas de cette opinion. Plusieurs choses, sans doute, ne réussirent pas comme on l'espérait ; d'autres furent négligées, des imperfections marquantes furent mises au jour ; mais néanmoins le résultat général est décidément satisfaisant.

Le temps employé à ce rassemblement n'a pas été perdu, et notre armée n'a encore jamais eu de camp qui se soit plus approché que celui-ci des conditions d'un service de campagne. Si, par cette raison même, il s'est trouvé, en commençant, divers rouages qui ne marchaient pas, s'il y avait une friction considérable dans la machine, tout cela prouve précisément l'utilité de tels rassemblements si l'on veut rendre notre armée apte à la guerre. En revanche on peut dire qu'officiers et soldats se firent promptement à cette exigence. Les efforts et les fatigues ne leur coûtèrent rien, et les officiers étrangers qui assistaient aux manœuvres furent émerveillés de leur zèle soutenu :

On a blâmé l'idée d'avoir réuni préalablement la troupe dans un camp pour la faire manœuvrer. Mais nous remarquons à cette occasion que sans les huit jours de ce service préparatoire, elle aurait été bien moins apte aux dernières manœuvres. On se repose toujours, à cet égard, sur l'activité dans les cantons, sur les écoles préparatoires, etc. Mais depuis 40 ans on fait l'expérience qu'il ne faut pas trop compter là-dessus. On l'a encore vu dans cette occasion. Malgré tous les avis du Département militaire fédéral, aucun bataillon n'avait eu plus de quatre à cinq jours d'école préparatoire ; quelques-uns moins encore, et un même pas du tout. Comment une troupe qui depuis des années n'a pas eu de service actif peut-elle alors en si peu de temps se rompre à la manœuvre ? Une certaine préparation était donc nécessaire et huit jours n'étaient pas de trop à cet effet. Nous concédonons que la troupe eût pu être parfois employée d'une manière plus profitable ; mais il s'agissait de fournir à des officiers d'état-major, qui depuis assez longtemps n'avaient pas fait de service actif, l'occasion de s'exercer dans la conduite des masses, et la chose est assurément plus facile sur la place d'armes que dans des terrains coupés. Les officiers d'état-major ne nous tombent pas du ciel ; ce n'est pas non plus dans leurs comptoirs ou derrière leur *corpus juris* qu'ils peuvent se former. Or du moment qu'on emploie de tels chefs, il faut bien, cela est évident comme deux fois deux font quatre, leur donner l'occasion de s'exercer. Dans toutes les armées on a compris cela depuis longtemps. Mais chez nous on veut nier cette nécessité ; puis l'on s'étonne, dans les moments sérieux, que la machine cloche, et qu'elle soit menée par des apprentis au lieu de l'être par des maîtres !

Qu'on n'oublie pas dans l'appréciation de l'emploi du temps pendant la première semaine, que les rassemblements de troupes tels que la loi les prescrit, ont surtout pour but de perfectionner l'instruction des officiers supérieurs de l'état-major et que ce but doit exercer son influence sur tout le service. Nous ne nierons pas qu'un bataillon puisse consacrer une après-midi à des choses beaucoup plus utiles

que de se trouver, par exemple, en seconde ligne dans l'école de brigade, n'ayant qu'un à droite ou un à gauche à faire de temps à autre ; mais l'école de brigade doit instruire le brigadier à mener convenablement une troupe au combat, et, pour cela, il doit la pratiquer autant que toute autre partie du militaire, sans s'inquiéter de savoir si l'impatient lieutenant, relégué en serrefile, s'ennuie ou pas. Chaque chose a son temps, et celui consacré à l'étude des mouvemens des masses n'est point un temps perdu.

Avec cela, nous ne prétendrons pas que ces grandes évolutions aient toujours réussi ; au contraire elles ont laissé parfois à désirer, et le cœur nous saigna plus d'une fois en voyant combien les prescriptions les plus simples et les plus claires de l'école de brigade étaient maltraitées. Là encore il y a précisément une preuve de la nécessité de tels rassemblements. Pour les manœuvres de division, nous aurions désiré qu'on eût délivré, comme à Châlons, des dispositions écrites ; nous reviendrons plus loin là-dessus.

Nous croyons encore qu'on a attaqué à tort la formation d'un camp de tentes. Si l'on avait cantonné les troupes, il aurait fallu trop les étendre, car dans cette contrée les ressources n'étaient pas très nombreuses et la surveillance de l'ensemble aurait été très difficile. Il était, en tout cas, plus convenable, au point de vue purement militaire, de concentrer les troupes, de les avoir le plus possible dans la main, et cela ne pouvait se faire que par un camp. La vie des camps contribue d'ailleurs à endurcir le soldat. Si l'on veut se passer de ce moyen à l'avenir, on fera peut-être l'expérience que le soldat sera beaucoup plus vite pris par la fatigue pendant les manœuvres.

Plusieurs voix ont encore blâmé la formation d'un bataillon de cadres. Nous reviendrons plus tard là-dessus ; aujourd'hui, nous dirons seulement que chaque compagnie donnait, pour cela, 1 officier et 6 à 8 sous-officiers et caporaux par jour ; comme nous comptions 57 compagnies d'infanterie, cela faisait un effectif d'environ 500 hommes. Le but de cette institution était de répandre le plus vite possible dans les bataillons des notions uniformes sur le service de campagne. Si l'on se rappelle bien qu'il s'agissait ici de l'instruction de 7000 hommes, et cela pendant le laps de 6 jours, on se convaincra que c'était en effet le seul moyen d'y arriver. Il ne pouvait pas être question de descendre dans tous les détails des règlements, mais seulement d'en rappeler l'essentiel et leur application en grand, de famihariser les officiers et sous-officiers avec l'étude militaire du terrain, de les préparer aux manœuvres projetées, de leur parler de l'occupation, de l'attaque et de la défense de plusieurs des positions probables, et en même temps de stimuler chez eux certains éléments intellectuels qui manquent trop souvent dans notre armée. Jusqu'à quel point ce résultat a-t-il été atteint ? Nous laissons la réponse à d'autres, particulièrement à ceux qui faisaient partie du bataillon des cadres. La conduite de l'instruction a laissé peut-être quelque chose à désirer, mais elle n'est cependant pas restée sans fruit ; nous avons eu l'occasion de nous en convaincre dans le cours des manœuvres de campagne.

On a beaucoup parlé de mésintelligences entre les officiers les plus élevés en grade. Nous ne voulons pas le nier, mais on ne nous blâmera pas de laisser un peu cela dans l'ombre. Le colonel Bontems est une de ces natures pleines de chaleur et de vie, et il n'est pas donné à chacun de pouvoir suivre le rapide cours de ses idées. D'autre part, certaines mauvaises habitudes, poussant des subordonnés à ne pas sacrifier leur propre opinion à celle de leurs supérieurs, ont reparu, et cela dans une forme peu convenable. Ci et là on ne pouvait pas oublier qu'on avait aussi commandé en chef, et par là commençaient les feux. Heureux ceux qui pouvaient s'en écarter !

Ce qui manquait surtout à plus d'un officier supérieur, c'était la pratique du service dans ces dernières années, et l'on aurait dit quelquefois que les connaissances tactiques étaient en raison inverse du rang. Tout cela est un avertissement pour qu'on donne plus souvent aux officiers supérieurs l'occasion de se familiariser avec leurs importantes fonctions, et d'acquérir dans leur service cette sûreté qu'on remarque, par exemple, chez maints officiers supérieurs d'armées permanentes.

On s'est plaint quelquefois amèrement de l'intervention du commandant en chef dans les dispositions des chefs subordonnés. Nous savons qu'en effet de telles interventions ont eu lieu ; mais elles étaient pleinement justifiées par des lenteurs ou des erreurs, et nécessaires à la marche de l'ensemble.

Quant à ce qui concerne la tenue des troupes, on lui a souvent prodigué la louange sur le dos des officiers supérieurs. Nous ne nierons certes pas que la plupart des troupes se soient bien comportées, que la discipline ait été en somme satisfaisante ; mais il y avait cependant des bataillons qui laissaient beaucoup à désirer. Il ne nous appartient pas de citer ici des noms, mais il est certain que, dans plusieurs détachements, il s'est manifesté une paresse et une nonchalance que les chefs de corps n'ont pas su réprimer avec assez d'énergie. En arrière des corps en marche, on voyait aussi parfois des choses beaucoup trop guerrières. Avec les cuisines marchaient souvent un grand nombre de maraudeurs et de soldats paresseux, profitant de chaque occasion pour s'échapper. De cette façon, les rangs s'éclaircissaient, et cela dans une mesure qui, à la guerre, serait plus sérieuse. Nous appelons l'attention sur ce point fautif, afin qu'on y remédie !

Avant que nous passions à l'exposition détaillée des manœuvres, qu'on nous permette de rappeler à tous les critiques ces paroles de notre vénérable chef : « Quoi qu'il en soit, nous ne craindrons pas de nous avancer hardiment, et en pleine confiance, au-devant de tout ennemi qui oserait nous menacer. » C'est là aussi notre profession de foi. Avec toutes les fautes, méprises et lacunes qui se sont produites, une chose aussi a été mise au jour, c'est que nous avons une armée qui peut hardiment montrer sa bannière, et sur laquelle la patrie peut compter dans chaque situation. Jamais cette conviction n'a été plus vive en nous que pendant les manœuvres du Luziensteig. Notre militaire a fait, pendant les dix dernières années, des progrès à pas de géants ; restons fidèle à cette voie, et la Suisse sera toujours prête à tirer une épée digne de respect. (A suivre.)